

C'est Columbo qui est le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenses que les Portugais avaient faites à cette place, les vices de sa rade auraient vraisemblablement déterminé leur vainqueur à établir son gouvernement et ses forces à Punto de Gale, dont le port, quoique trop serré et d'un accès difficile, est fort supérieur. On aurait encore trouvé plus de commodités et de sûreté à Trinquemalé; mais cet excellent et vaste port est placé dans un terrain trop ingrat et trop éloigné des productions vénales pour qu'on ait jamais pu raisonnablement songer à en faire un entrepôt. Il serait plus aisé de former des projets utiles pour la prospérité de ce grand établissement.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce système destructeur a eu dans cette île les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entière. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; et les plus aisés n'ont pour vêtement qu'une pièce de grosse toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandais fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Asie de n'avoir jamais tenté; qu'ils distribuent des terrains en propre aux familles, elles oublieront, détesteront peut-être leur ancien souverain; elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront,

elles consommeront. Alors l'île de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions, et en état de soutenir les établissemens du continent voisin, qu'elle est chargée de protéger.

Cochin, sur la côte de Malabar, entre neuf et dix degrés de latitude septentrionale, fut la première contrée où les Portugais trouvèrent un accueil favorable à leur arrivée aux Indes. Quelques années après on leur y permit de bâtir sur les bords de la mer, à l'entrée d'une grande rivière, une forteresse, sous laquelle se forma très-rapidement une ville florissante. L'acquisition de Goa lui fit perdre un peu de son importance. Cependant elle continua de s'enrichir, de s'embellir; et, quelle qu'en fût la raison, la société y eut toujours un agrément qui ne se trouvait pas dans les autres établissemens. Aussi était-il passé en proverbe que la Chine était le meilleur endroit pour gagner de l'argent, et Cochin pour le dépenser.

La place conservait encore un reste de prospérité, lorsqu'en 1662 elle fut attaquée par les Hollandais. A peine le général batave l'avait-il investie, qu'on l'instruisit de la réconciliation du Portugal avec sa patrie. La nouvelle fut tenue secrète. On précipita les attaques, et les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain, une frégate expédiée de Goa apporta les articles de la paix. Pour justifier sa mauvaise foi, le vainqueur prétendit

xvii.
Commerce
des Hollan-
dais à la côte
de Malabar.

que ceux qui se plaignaient avec tant de hauteur avaient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

La ville occupait un très-vaste terrain, couvert d'édifices publics, de palais, de jardins, d'églises et de monastères. C'était beaucoup trop d'étendue et beaucoup trop de magnificence pour les nouveaux possesseurs. Ils détruisirent la plupart de ces édifices, et entourèrent le peu qu'ils crurent devoir en conserver d'un rempart épais flanqué de quelques bastions.

Les conquérans se flattèrent d'abord que toutes les productions du Malabar allaient se concentrer dans leur rade, et que le globe entier serait réduit à les recevoir de leurs navigateurs, ou à les venir chercher lui-même dans leurs magasins, au prix qu'eux-mêmes y voudraient mettre. Cette espérance fut trompée. Les nations européennes qui fréquentaient les mers des Indes formèrent des établissemens sur la côte de cette région, et entrèrent en concurrence avec eux dans tous les marchés des deux mondes.

Peu à peu le commerce des Hollandais à Cochin s'est réduit à la vente d'un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de sucre, de toutenague, de fer, de cuivre, d'étain, de vif-argent, objets sur lesquels ils peuvent gagner au plus quatre cent mille francs, qui, avec les cinquante mille écus que produisent les douanes, forment un total de cinq cent cinquante mille livres. Dans

la plus profonde paix, les dépenses du gouvernement s'élèvent à cinq cent dix mille livres. Il ne reste donc que trente à quarante mille livres, somme évidemment insuffisante pour l'armement du vaisseau qui a porté les marchandises, et qui retourne à Batavia chargé de kaire pour les besoins du port.

La compagnie, il est vrai, tire de son comptoir deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des bateaux à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par ces capitulations, elle ne paie le cent du poivre que trente-huit livres, quoiqu'il coûte depuis quarante-trois jusqu'à quarante-huit aux associations rivales, et même plus cher aux négocians particuliers. Mais nous ne craindrons pas d'être combattu par des hommes vraiment instruits quand nous affirmerons que le bénéfice que peut donner cette denrée est plus qu'absorbé par les troubles qui agitent sans cesse ces contrées.

Quoi qu'il en soit, les Hollandais s'aperçurent au milieu de leurs succès qu'il leur manquait un lieu de relâche, où ceux de leurs vaisseaux qui allaient aux Indes ou en revenaient pussent trouver des rafraîchissemens. Le Cap de Bonne-Espérance leur parut propre à cette destination.

Barthelemi Diaz le découvrit en 1495; mais l'honneur de s'avancer au-delà était réservé à Vasco de Gama. Ni cet amiral, ni les navigateurs

xviii.
Établis-
sement des
Hollandais
au Cap de
Bonne-Espé-
rance.